

Isabelle Stengers on What's urgent...

Je voudrais d'abord dire ma perplexité au moment d'intervenir au sein d'une rencontre portant un titre aussi obscur et énigmatique que que DRIVING the HUMAN ?

J'ai beaucoup hésité. Pour moi, la seule manière de penser sans désespoir la situation où nous sommes, c'est de maintenir l'idée que NOUS NE SAVONS PAS ce dont ceux que nous nommons humains peuvent se rendre capables.

Parlant du « nous » qui ne sait pas, je parle avant tout de celles et ceux qui ont cru qu'ils savaient, qu'ils pouvaient définir l'aventure humaine, et qui découvrent aujourd'hui que leur imagination est en panne. Je ne parle pas des peuples de la Terre qui ont subi les désastres causés par cette marche en avant inexorable que nous avons nommée progrès.

Il me semble alors que le terme DRIVE dans « Driving the Human » pourrait bien convenir à ce qui s'est emparé de ces humains particuliers que nous sommes, à la manière dont ils ont été possédés, rendus insensibles aux ravages aussi bien écologiques que culturel, social et spirituel qu'ils commettaient au nom du progrès.

Pour moi, la question n'est pas que nous reconnaissons notre culpabilité. La culpabilité ne permet pas de penser ce que nous avons détruit autrement que comme victime, c'est-à-dire à nous mettre au centre de la scène, comme toujours.

Gilles Deleuze a proposé que la honte, au contraire de la culpabilité, peut quant à elle mettre en mouvement la pensée, nous ouvrir à autre chose qu'à nous-mêmes. Donna Haraway a proposé d'éviter la binarité innocence/culpabilité pour penser ce qu'elle appelle non-innocence. Ce sont ces deux penseurs qui me guident aujourd'hui.

Nous n'avons pas à reconnaître que ce que nous avons honoré - les pratiques des sciences, de l'art, de la philosophie, les inventions techniques, les idées d'émancipation ou l'affirmation des droits humains, sont coupables. Mais nous ne pouvons pas les penser comme innocentes. Et nous avons à penser avec la honte que peut inspirer la manière dont elles se sont associées avec l'évidence de la supériorité de l'homme blanc : le premier humain à avoir pris ce chemin à sens unique que tous les autres depuis sont contraints d'accepter.

L'introduction à cette rencontre dit notre besoin de nouveaux outils pour nous adresser à des mondes qui aujourd'hui sont à la fois profondément endommagés et redoutablement chaotiques. Et en effet, si la pandémie actuelle nous a appris quelque chose, c'est à quel point nous sommes mal équipés pour affronter ce qui pourtant avait été prévu et annoncé. Il me semble que s'il s'agit

d'invoquer la force qui dirige ou motive, drive, ces humains que nous sommes, il faut d'abord la penser comme ce qui a exigé que nous ignorions la menace, comme ce qui nous a interdit de faire attention à ce monde devenu radicalement incertain et dangereux.

Certes nous avons besoin d'outils mais il me semble que nous devons aussi, et peut-être surtout, apprendre à en faire usage autrement. A les libérer de cette compulsion à aller de l'avant qui s'est emparée de nous. Apprendre ce que demande leur « devenir terrestre », au sens de Bruno Latour.

J'ai lu que nous sommes réunis ici pour tenter d'imaginer la possibilité d'avenirs collectifs soutenables que pourraient catalyser des approches transdisciplinaires et collaboratives combinant les outils de la science, de la technologie, des arts. Mais suffit-il, pour faire un usage terrestre de ces outils, d'invoquer la transdisciplinarité et la collaboration ?

Ces deux vertus traditionnellement définies comme désirables ne me suffisent pas car elles caractérisent de manière privilégiée des entreprises centrées sur la résolution d'un problème – on peut penser à ce qu'on appelle la conquête de l'espace, on pensera peut-être demain au geoen지니어ing.

Or, nous le savons, c'est sans doute précisément à la tentation de considérer ce qui nous arrive sous l'aspect de problèmes à résoudre qu'il s'agit de résister. Et cela demande peut-être une vertu que ne cultivent aujourd'hui ni la science, ni l'art, ni la technologie. Cette vertu est la capacité d'accepter d'être situés, et obligés, par les rapports que nous réussissons à créer avec les autres, humains et non humains, c'est-à-dire de ne pas nous définir nous-mêmes comme posant un problème qui les concerne tous.

Cependant, dans la présentation que je commente, un mot m'intéresse positivement, le mot « catalyse ». C'est un mot d'origine chimique. La chimie est une science qui n'a jamais pu prétendre à l'innocence car c'est la science des poisons aussi bien que des remèdes, et une science qui ne peut non plus prétendre dévoiler une nature soumise à des lois intelligibles. C'est la science des catalyses et le fait qu'un agent catalytique rende possible une transformation chimique particulière est d'abord un fait empirique. Il y a catalyse ! Il y a redistribution de ce que nous définissons comme transformation possible ou impossible. Les chimistes ne rendent pas grâce à leur raison ou à leur méthode, mais à une efficace qu'ils constatent. Les chimistes sont situés par ce qui rend possible leurs réussites.

Et il ne s'agit plus seulement de chimie. On assiste aujourd'hui à un redevenir empirique de la biologie. Les biologistes héritiers de Lynn Margulis ne sont plus les maîtres des questions qu'il convient d'adresser aux vivants. Ils découvrent à tous les niveaux des enchevêtrements de relations actives qui interdisent d'isoler

un vivant, de définir ce dont il serait capable par lui-même. Ils explorent les manières multiples dont les vivants se rendent capables les uns avec les autres, grâce aux autres, au risque des autres.

Et j'en reviens alors à ce qui n'est pas un problème-à-résoudre mais une question vitale. De quoi pouvons-nous nous rendre capables grâce à d'autres, humains et non humains, voire aussi grâce aux êtres autres-qu'humains que nous avons été si fiers de renvoyer à la croyance ? Grâce à ces autres, avec ces autres, mais aussi au risque de ces autres ?

Si les arts, les sciences et les technologies sont susceptibles de catalyser des avènements collectifs soutenable, ce sera, me semble-t-il, si leurs outils acceptent de se laisser situer par cette question vitale. C'est-à-dire aussi, acceptent que leur rôle de catalyseur n'est pas simplement de l'ordre d'une proposition plus ou moins théorique adressée à un public amateur, mais est de l'ordre d'une exigence pratique vérifiable à partir de ce que, empiriquement, ils rendent possible.

Les anglos-saxons nomment « reclaim » la capacité collective que de tels outils devraient rendre possible. Reclaim comme régénération et reactivation se situent dans la perspective d'une réappropriation non d'un progrès. Ce dont il s'agit de re-devenir capable est ce qui a été une cible de destruction systématique et violente partout dans le monde, y compris en Europe, afin que naisse l'individu moderne isolable, propriétaire de ses propres opinions, poursuivant ses propres intérêts, ayant pour idéal hors sol de se réaliser lui-même.

Le pari du mouvement de reclaim est donc anthropologique. L'individu moderne est issu non d'un processus d'émancipation mais d'un désastre inséparablement social et écologique qui continue aujourd'hui. Il a été séparé du tissu d'interdépendances vitales que, d'une manière ou d'une autre, tous les peuples de la terre avaient cultivées.

Pour emprunter les termes de Spinoza, le prix de ce que nous avons appelé progrès serait alors un triomphe des passions tristes qui nous isolent dans une compétition inquiète, un désir de reconnaissance insatiable que nous-mêmes, académiques et artistes, ne connaissons que trop bien. L'humain moderne se veut autonome mais est plus dépendant qu'aucun humain ne l'a jamais été, bénéficiaire irresponsable qui se sent innocent et trouve injuste d'être puni, privé de ce qui lui est dû. Il n'est pas coupable et demande donc qu'on lui garantisse que l'écologie ne sera pas punitive...

Les activistes d'aujourd'hui ne sont pas, comme on les en accuse, des moralistes punitifs. Ils veulent plus et autre chose. Et s'ils ont besoin d'outils, ceux-ci devront participer à la culture de dispositifs dont l'efficace serait catalytique. Des dispositifs qui donnent à une situation le pouvoir de faire penser

ceux qu'elle concerne, de les rendre capables d'imaginer et agir ensemble, de faire sens en commun.

Et la réussite de ces dispositifs est marquée par ce que Spinoza appelait la JOIE, ce qui accompagne toute augmentation de la puissance d'agir, c'est-à-dire aussi de sentir et d'imaginer. Une telle joie n'a rien de psychologique, elle est vitale, générée par l'expérience d'une transformation qui s'est faite avec d'autres, grâce à d'autres, au risque des autres.

La poétesse Audre Lorde a écrit que « jamais l'outil du maître ne démantèlera la maison du maître », quelles que soient les bonnes intentions de celui ou celle qui l'a conçu. Les concepteurs des outils dont nous avons besoin pour catalyser effectivement la génération de puissances d'agir et de sentir me semblent devoir apprendre à diagnostiquer ce qui, dans leurs pratiques, porte la marque du maître, et d'abord peut-être la notion moderne et abstraite de public. Leurs outils doivent avoir pour réussite de devenir partie prenante d'une situation concrète et source de tensions intriquées, et demander à être évalués de manière empirique, c'est-à-dire dans des termes immanents aux exigences cette situation.

C'est là ce que j'appellerais un engagement terrestre. Un engagement qui, comme l'a écrit Donna Haraway, prend parti pour certaines manières de vivre et de mourir et contre d'autres. Un tel engagement ne vise pas un idéal politique qui devrait conduire, drive, les humains. Il a plutôt pour enjeu ce qu'on peut appeler une infra-politique, comme on parle d'infrastructure. Les rapports d'interdépendance entre les vivants sont l'infrastructure qui a rendu possible la multiplicité des manières d'être vivant et agissant qui peuplent la terre. Il s'agit de participer à la régénération de ces rapports que la modernité a rendu stériles, d'activer leur capacité à nourrir les luttes et les expérimentations sans lesquelles il n'y aura pas d'avenir digne de ce nom.